

tion désirable.

Les instruments dont on fait le plus habituellement usage dans les binages à la main sont : les ratissoires à pousser et à tirer, la binette ou serfouette, et les houes (grattes). Le choix à faire parmi eux n'est pas indifférent, mais un examen tant soit peu attentif des conditions où doit s'effectuer le travail, indiquera toujours à quel outil il convient d'accorder la préférence.

La ratissoire à pousser est employée en plusieurs endroits pour donner aux semis en lignes les premières façons d'ameublissement et de nettoyage. On s'en sert pour les binages superficiels, mais elle ne convient pas pour effectuer ceux qui doivent remuer le sol profondément. Il faut également l'abandonner quand la terre a acquis une grande consistance, ou quand les mauvaises herbes sont fortement enracinées. L'ouvrier qui manie la ratissoire marche à reculons ; il ne fait pénétrer la lame que légèrement, et la dirige horizontalement de manières à bien écorcher le sol et à détacher toutes les plantes étrangères.

La binette ou serfouette est un instrument généralement bien connu et dont on fait un très-fréquent usage, en horticulture surtout. Son manche est très-long et le fer porte d'un côté de la douille une lame étroite et plate, et de l'autre deux et quelquefois trois dents. On se sert de la lame pour détruire les mauvaises herbes et du bident pour travailler et remuer la terre entre les plantes que l'on doit respecter. Parfois, l'instrument ne porte que le bident, et, dans les terres sablonneuses, on l'emploie assez souvent pour remuer la terre entre les lignes avant la distribution de l'engrais liquide.

La binette, par suite des dimensions du manche, de l'étroitesse de sa lame et du mode de réunion de celle-ci avec le manche, qui se fait presque à angle droit, est un instrument peu expéditif, aussi ne peut-on l'employer avantageusement en agriculture, si ce n'est pour les plantes semées à la volée, ou pour celles qui sont semées en lignes très-rapprochées.

Le maniement de la binette diffère de celui de la ratissoire à pousser ; au lieu de reculer, l'ouvrier travaille ici constamment en avançant, et il doit faire en sorte de ne pas marcher sur la terre qu'il vient de remuer. Il obtient ce dernier résultat en cheminant, non pas dans l'allée qu'il est en train de biner, mais dans celle qui est immédiatement contiguë et qu'il doit entamer après.

La houe se distingue de la binette par une lame beaucoup plus large adaptée à angle aigu sur un manche très-court, ce qui oblige celui qui la manie à se courber fortement durant le travail. Cette attitude est fatigan-

te, mais elle accélère la besogne. En effet, non-seulement, l'ouvrier peut, à cause du développement de la lame de la houe, entamer, à chaque coup, le sol sur une grande largeur, mais sa position lui permet encore de rompre la surface sur une plus grande longueur en ramenant vers lui le tranchant de son outil. Au surplus, comme il se tient courbé, il lui est facile d'enlever à la main les mauvaises herbes logées entre les plantes où la lame de l'instrument ne peut avoir accès. La houe est donc d'un emploi plus avantageux que la binette, et elle doit lui être préférée chaque fois que les plantes sont suffisamment espacées pour permettre à la lame de fonctionner librement.

Dans les terres qui ont acquis une grande consistance, on peut souvent remplacer avantageusement la houe à lame plate par une houe à dents. Cependant celle-ci est parfois aussi employée dans des sols d'un travail facile. Ainsi, dans les terres sablonneuses des Flandres, on donne souvent aux plantes à racine pivotante, des binages profonds au moyen d'une houe pourvue de trois dents qui n'ont pas moins de 8 à 9 pouces de longueur. Ces binages précèdent ordinairement l'application des engrais liquides. Les ouvriers qui se servent de cet instrument, contrairement à ce qui a lieu avec la houe ordinaire, travaillent à reculons, de sorte qu'ils ne foulent jamais aux pieds la terre qu'ils ont ameublie.

La ratissoire à tirer diffère de la véritable houe par une lame plus large et par l'angle d'insertion de celle-ci sur le manche. L'union se fait presque à angle droit, et comme, en outre, la ratissoire est pourvue d'un long manche, il en résulte que son maniement est beaucoup plus commode et moins pénible pour l'ouvrier qui la manie, puisqu'il n'est plus obligé de se courber comme il doit le faire avec la houe. Avec la ratissoire la surface remuée à chaque coup est moins longue qu'avec la houe, mais, en revanche, elle a plus de largeur. On ne peut, bien entendu, se servir de cet instrument que dans le cas où les plantes sont semées en lignes très-écartées ; au contraire, on doit accorder la préférence soit à la binette, soit à la houe.

La richesse du Cultivateur.

ou

Les secrets de Jean-Nicolas Benoit.

(Suite.)

Benoit. Il n'y a cependant rien de si facile : pour le savoir, il ne s'agit que de faire quelques calculs bien simples. J'ai été en service pendant plusieurs années chez un excellent cultivateur des environs de Manheim ; cet homme avait l'habitude de tenir

ses comptes de culture très-régulièrement, et il m'employait quelquefois pour les écrire ; j'avais bien compris sa méthode, qui était, en effet, très-claire et très-claire. Lorsque je cultivai pour moi-même, je commençai aussitôt à tenir mes comptes de la même manière. Si vous compreniez l'allemand, je vous montrerais tous mes comptes de culture de trente années ; vous verriez que, tous les ans, je savais exactement ce que m'avaient coûté mon blé, mon orge, mes patates, mes vaches, etc., et que je savais de même ce que j'avais gagné ou perdu sur chaque article.

Le cousin. Comment voulez-vous donc qu'un cultivateur qui a des occupations continuelles, puisse trouver le temps d'écrire tous ces livres ?

Benoit. Il ne faut pas croire que cela exige beaucoup de temps. J'avais toujours dans ma poche un calepin, (petit cahier) avec un crayon ; j'y écrivais quelques notes, soit aux champs, soit au marché ; tous les soirs, avant de me coucher, je mettais ces notes en ordre sur un cahier particulier ; il était bien rare que cet ouvrage exigeât un quart d'heure, et ce temps n'était pas le plus mal employé de la journée. Le dimanche, j'employais le temps que la plupart de mes confrères passaient à boire, à dresser mes comptes d'après ces notes : c'était l'affaire de quelques heures qui me paraissaient bien courtes. Au bout de l'année, je n'avais besoin que de deux additions, pour savoir avec exactitude ce que chaque récolte m'avait coûté et rapporté, ainsi que mes vaches, mes bœufs de labour, mes bœufs à l'engrais, etc.

Le cousin. Je ne comprends pas du tout comment on dresse ces comptes ; cela doit être bien difficile.

Benoit. Tout est difficile pour l'homme qui ne sait pas comment s'y prendre : il est bien sûr que celui qui voudrait entreprendre de tenir des comptes semblables, sans en avoir appris la méthode, éprouverait beaucoup de difficultés et de peine, et peut-être encore se tromperait-il souvent ; mais je puis vous affirmer que, lorsqu'une fois on a bien saisie cette méthode, elle devient très-facile et exige fort peu de travail. Ces comptes sont à peu près semblables à ceux que les commerçants et les manufacturiers tiennent pour leurs opérations ; ils sont tout aussi utiles dans l'agriculture, car un cultivateur n'est autre chose qu'un fabricant de blé, d'orge, de viande, de beurre, etc. Une comptabilité par dépense et produit s'applique tout aussi bien à cet objet qu'à une fabrique de drap ou de papier. J'ai connu en Allemagne un grand nombre de cultivateurs qui tenaient leurs comptes tout aussi en règle que ceux de quelque manufacture que ce soit. Un homme intelligent, qui aurait appris la manière